

ITINÉRAIRES DU PATRIMOINE

Marcoussis

Essonne



3 circuits pour découvrir Marcoussis



Circuit médiéval

- 1 Eglise Sainte-Marie-Madeleine
- 2 Château de Montagu
- 3 Couvent des Célestins
- 4 Commanderie du Déluge

Circuit agricole et maraîcher

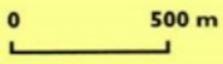
- 1 22, rue Alfred-Dubois
- 2 33, rue Alfred-Dubois
- 3 91, rue Alfred-Dubois
- 4 Lavoir
- 5 Ferme des Prés, 3, rue Finot
- 6 36, rue Pasteur
- 7 69, rue Gambetta
- 8 Ferme de l'Hôtel-Dieu, 7, rue Voltaire
- 9 Ferme du Déluge



Maisons et demeures

- 1** 1, rue Pasteur
- 2** 12, rue Alfred-Dubois
- 3** 20, rue Alfred-Dubois
- 4** 29, rue Alfred-Dubois
- 5** 43, rue Malte-Brun
- 6** 2, rue de la Guillère
- 7** 63, rue Alfred-Dubois
- 8** 76, rue Alfred-Dubois
- 9** 55-57, rue Gambetta
- 10** Château des Célestins
- 11** Château de La Baume-Pluvinel

- 12** Château de Bel-Ebat
- 13** La Ronce
- 14** Le Pavillon du Roi
- 15** « Château » du Déluge
- 16** « Château » du Chêne Rond



Cet Itinéraire du Patrimoine a été réalisé par
la DRAC Ile-de-France
Service régional de l'Inventaire général
sous la direction de Dominique Hervier,
conservateur général du Patrimoine,
conservateur régional

à l'occasion des journées du Patrimoine 2000

dans le cadre d'une convention
Etat-Conseil général de l'Essonne

La documentation est consultable sur rendez-vous à :

Paris
Centre de documentation du patrimoine
et de l'architecture
127, avenue Ledru-Rollin
75011-Paris
Tél. 01 56 06 51 30

Textes

Brigitte Blanc

Photographies

Philippe Ayrault



Photographie de couverture :

Tour de la barbacane du château de Montagu

Ouvrage publié avec le concours de la municipalité de Marcoussis

© Inventaire général (ADAGP)

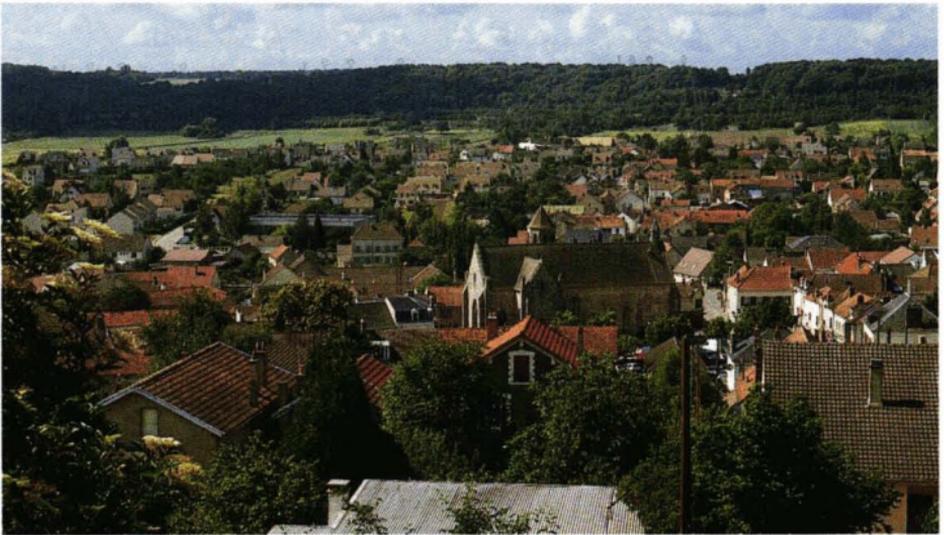
Édité par l'Association Pour le Patrimoine d'Île-de-France

Dépot légal : septembre 2000

Marcoussis

Situé dans la partie orientale du Hurepoix, ancien « pays » d'Île-de-France qui s'étend du sud de Paris à la Beauce étampoise, le territoire de Marcoussis correspond à l'un des éléments du paysage original de cette région où alternent plateaux dénudés et vallées boisées des affluents de la Seine ou de l'Orge.

A 26 km à vol d'oiseau de la capitale, la Sallemouille, petite rivière appelée autrefois Gadanine, a creusé dans les sables et les grès de Fontainebleau une vallée qui, à partir de Montlhéry et de la Nationale 20, s'incurve vers l'ouest et le nord-ouest pour s'arrêter au bois de Saint-Jean-de-Beauregard. Dans un parcours long de 6 km, la Sallemouille, qui prend sa source au vallon des Vaux et se jette dans l'Orge au-dessous de Leuville,



Marcoussis vu de l'ancienne carrière de la Madeleine.

recueille les eaux de ruissellement des bas plateaux environnants et des coteaux boisés qui la bordent au nord et au sud en la surplombant de 80 m environ. La majeure partie de la vallée est occupée par la commune de Marcoussis (1680 hectares) qui regroupe plusieurs lieux-dits, Le Houssay, Chouanville, Le Mesnil, Le Guay et La Ronce, le long de cet axe naturel. Les bois couvrent encore une partie importante du territoire communal (575 ha), même si les paysages « originels »

ont été profondément modifiés, au cours du siècle dernier par l'assèchement du Grand Etang converti en cultures, plus récemment par le réaménagement en bois des anciennes carrières de grès, le déclin de l'agriculture et l'urbanisation pavillonnaire liée à la proximité de la capitale. L'étymologie confirme le caractère agreste du lieu, autrefois *Marcocinctum* ou *Marcocia*, droit de pâture, enclos pour les chevaux, nom issu du celtique *march* signifiant cheval – mais aussi marais.

Les origines

La présence de l'homme y est attestée dès le III^e millénaire. Des fouilles archéologiques récentes ont permis de retrouver les indices d'une occupation néolithique diffuse (quelques silex, des grattoirs et un fragment de meule en grès exhumés sur le tracé du TGV Atlantique), mais aucune structure d'habitat ou concentration remarquable d'objets n'ont été mises au jour. Un polissoir subsiste dans les bois du Déluge à l'ouest du bourg. Au lieu-dit le bois du Bailliage, un cromlech et un mégalithe ont été signalés en 1947, mais semblent avoir disparu depuis.

Ces bois, comme ceux de Bellejame ou des Charmaux, sont le vestige de l'ancienne forêt gauloise morcelée du VII^e au XII^e siècles par les défrichements carolingiens et capétiens. La création et le premier développement de Marcoussis remontent à cette époque. Ils sont dus à l'établissement d'un prieuré fondé au cours du VII^e siècle par la célèbre abbaye normande de Saint-Wandrille. Depuis 663, celle-ci possédait, à l'entrée de la vallée, au lieu-dit *Butio* (aujourd'hui Guillerville), une terre où Wandrille, son fondateur, installa un modeste prieuré. Il avait pour dépendance, plus avant vers l'ouest, un vignoble mentionné dans un diplôme de Charles le Chauve en 854 (*Butionem cum vineola in Marcocincto*). À la suite d'une usurpation probablement, l'abbaye y transféra son prieuré, à une date qui se situe entre 1142 et 1177.



Affleurement d'un bloc rocheux enfoui dans le sol, le polissoir présente des rainures effilées alternant avec des surfaces polies. Il servait à donner du tranchant aux silex taillés.

Ce prieuré fut le noyau autour duquel vint s'agglomérer un hameau ; la population augmentant, il fut érigé en cure dont l'existence est attestée au cours du XII^e siècle. La paroisse eut bientôt pour patron saint Wandrille et plus tard sainte Marie-Madeleine, à la suite d'une confusion, les moines célébrant la fête de leur fondateur, mort un 22 juillet, le jour de la Sainte-Madeleine.

Cette période fut aussi celle de la mise en place progressive des cadres féodaux. La localité devint le siège d'une seigneurie dont les détenteurs relevèrent, à partir de 1118 - date du rattachement au domaine royal de la forteresse stratégique qui protégeait Paris vers le sud -, de la châtelainie et prévôté royale de Montlhéry. De leur château, appelé Maison-fort ou château de la Motte, construit au pied du coteau nord, ne subsiste que le soubassement d'une tour carrée du XIII^e siècle enclavée dans l'aile nord du château édifié par Jean de Montagu au début du XV^e siècle.

Dépendant de cette seigneurie, une mosaïque de fiefs s'étendait au centre de la vallée et sur le plateau de Nozay : domaines de Bellejambe, propriété d'une ancienne famille de Longjumeau, du Ménil-Forget, du Faÿ, de La Ronce, comportant hôtel, cour, basse-cour et colombier, de Vaularon, maison seigneuriale entourée de fossés sise à l'entrée de la plaine de Beauregard. Le fief du Déluge, siège d'une commanderie de Templiers puis d'Hospitaliers de Saint-Jean disposant de biens-fonds et revenus considérables, relevait quant à lui de la commanderie de Saint-Jean-de-Latran à Paris.



Tombeau de Jean de Montagu
aux Célestins de Marcoussis.
(BnF, Estampes).

Un homme fort au Moyen Âge

L'occupation du territoire ne fut fortement modifiée qu'à la fin du XIV^e siècle, lorsque Jean de Montagu, surintendant des finances, grand-maître de l'Hôtel de Charles VI, devint seigneur de Marcoussis. Héritier par son père du fief patronymique de Montagu, près de Poissy, et de nombreuses terres dans

les châtelainies de Montlhéry, d'Etampes et de Dourdan, il reçut de son oncle Ferry de Cassinel, évêque d'Auxerre, la seigneurie de Marcoussis et le domaine voisin de La Ronce en 1388. Celui-ci les tenait d'un échange qu'il avait fait avec le roi de son château de Gallargues dans la sénéchaussée de Beaucaire, contre ces terres saisies à la mort de Bernard de Montlhéry, trésorier provincial du Dauphiné devenu insolvable, et annexées au domaine royal. Conseiller influent du roi qu'il tenta de soustraire à la tutelle de ses oncles Jean de Berry et Philippe le Hardi, duc de Bourgogne, mêlé aux guerres de Charles VI contre les Armagnacs, les Bourguignons et les Anglais, Jean de Montagu mit à profit le temps de sa faveur pour amasser une immense fortune. Dès 1389 il commença à acquérir les petits fiefs disséminés dans la vallée, qui faisaient enclave dans la seigneurie de Marcoussis. Vers

Château de MARCOUSSY



1400 il fit jeter les fondations d'un nouveau château qui devint le centre de tous les fiefs qu'il détenait dans le pays, sa résidence habituelle restant l'hôtel Barbette à Paris. De plan quadrangulaire, cantonné aux angles de tours rondes, le château englobait dans un avant-corps carré, situé sur sa façade nord, l'ancienne tour du château primitif de la Motte. Des ponts-levis étaient jetés au-dessus de très larges fossés remplis des eaux de la Sallemouille. Grâce à la construction de digues coupant la vallée en deux points, celles-ci alimentèrent, avec les eaux perdues

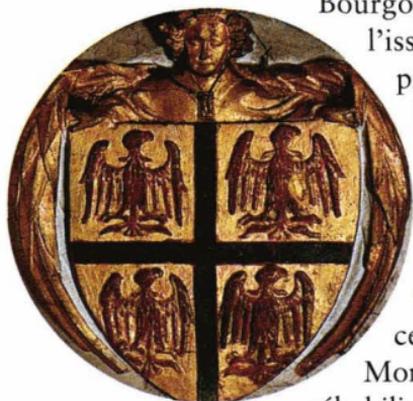
Château de Marcoussis, gravure par G. Mérian, extraite de la Topographie de Zeiller (milieu XVII^e siècle). (BnF, Estampes).



Couronnement de Célestin V.
École française du début
du XVI^e siècle.
(Musée du Louvre).

Panneau d'un retable
représentant des épisodes
de la vie de saint Pierre
Célestin, fondateur
de l'ordre, commandé pour
le monastère de Marcoussis
par Pierre Julian, prieur
entre 1525 et 1542.

qui descendaient des hauteurs voisines, les étangs de Roucy et de Craon utilisés comme pêcheries. En 1404, tout près de son château fort, Jean de Montagu entreprit la construction d'un monastère qu'il avait en 1393 fait vœu d'élever si le roi Charles VI recouvrait la raison. En 1406, il donna avec ce couvent une riche dotation aux Célestins de Paris, chefs d'ordre de la province française de la congrégation alors très en faveur dans le royaume. Jean de Montagu employa encore une partie de ses biens à reconstruire le chœur de l'église de Marcoussis. Après sa mort brutale, provoquée par les haines que sa politique autant que sa fortune avaient suscitées – le 7 octobre 1409, il fut arrêté et conduit en prison à l'instigation du duc de Bourgogne puis décapité aux Halles à



Armoiries de Jean
de Montagu dans la chapelle
seigneuriale de l'église
de Marcoussis
(clef de voûte).

l'issue d'un procès sommaire -, ses propriétés terriennes furent attribuées au duc de Guyenne, fils aîné du roi, qui céda la seigneurie de Marcoussis à son oncle Louis de Bavière. A la mort de celui-ci, survenue en 1417, elle fut restituée aux descendants directs de Jean de Montagu, dont la mémoire avait été réhabilitée le 12 septembre 1412 par un arrêt du grand Conseil, et les obsèques célébrées solennellement dans l'église des Célestins de Marcoussis, où on lui éleva un riche tombeau. En 1422, la seigneurie passa à Jacqueline de Montagu, sa deuxième fille,





épouse de Jean Malet, sire de Graville, et entra ainsi dans l'apanage de la famille de Graville.

Pendant plus d'un demi-siècle de guerre – guerre civile et lutte contre l'Angleterre inextricablement mêlées – la proximité de la capitale avait valu au château de Marcoussis d'être en première ligne des hostilités : entre 1412 et 1435, il fut successivement pris et repris par les Armagnacs et les Bourguignons, puis par les Anglais et les Français, tout comme la forteresse voisine de Montlhéry. Sous domination anglaise à partir de 1423, Marcoussis retourna dans la mouvance royale après la reprise de Paris en 1436. Ravagé par le passage des hommes d'armes des différentes factions, le pays resta longtemps dans une situation très précaire.

Marcoussis au temps des Graville, Balsac d'Entragues et Illiers

Les Malet étaient issus d'une très ancienne famille normande du pays de Caux. Louis de Graville, petit-fils de Jacqueline de Montagu, fut le plus illustre représentant de sa maison. Chambellan et conseiller de Louis XI, nommé amiral de France en janvier 1487 et gouverneur de Paris en 1505, il est considéré comme le second fondateur de la seigneurie de Marcoussis. C'est lui qui réunit définitivement à cette seigneurie les fiefs de Nozay, La Ville-du-Bois et Villiers-sous-Nozay. La vie qu'il menait dans son château de Marcoussis, où il résida de préférence après la transmission de sa charge d'amiral à l'un de ses gendres, est évoquée dans les miniatures qui ornent le terrier dressé à sa demande en 1493 : départ pour la chasse, visite en compagnie de prélats au monastère des Célestins, accueil de Charles VIII et de son jeune fils... Des aménagements furent apportés au château, et le couvent, en particulier sa chapelle, enrichi de peintures murales et de sculptures. C'est probablement lui qui fit établir, sur le territoire de la commune, la troisième chaussée qui retenait les eaux de la Sallemouille pour former l'Étang Neuf.



L'amiral Louis Malet de Graville.
Dessin de Du Moustier.
(Coll. Moreau-Nélaton).

Double page précédente :
les ruines du château de Montagu et de la barbacane depuis la « tour des oubliettes ».

Terrier de Marcoussis.
Visite de l'amiral de Graville
et de ses cousins d'Espinay
aux Célestins de Marcoussis.
(Coll. Part).

Les miniatures qui ornent
le terrier ont sans doute été
exécutées dans l'atelier
de Jean Colombe à Bourges
qui travailla à plusieurs
reprises pour l'amiral
de Graville.



A sa mort en 1516, les seigneuries de Marcoussis, Nozay, Châtres et Boissys-sous-Saint-Yon échurent à sa fille Jeanne de Graville, veuve de l'amiral et maréchal de France Charles d'Amboise, qui les laissa, en 1540, à ses neveux de Balsac d'Entragues. Cette famille originaire d'Auvergne les détint pendant un peu moins d'un siècle, au cours duquel

Marcoussis fut le théâtre des guerres de religion - en 1562 et 1563, la vallée, comme l'ensemble du Hurepoix, fut saccagée par les soldats de l'armée huguenote qui profanèrent l'église paroissiale et mirent le feu au monastère des Célestins, dont l'église ne fut entièrement réparée qu'en 1566 -, mais aussi, autour de 1600, des amours d'Henri IV et d'Henriette d'Entragues, sa jeune et turbulente maîtresse, fille de François de Balsac et de Marie Touchet.



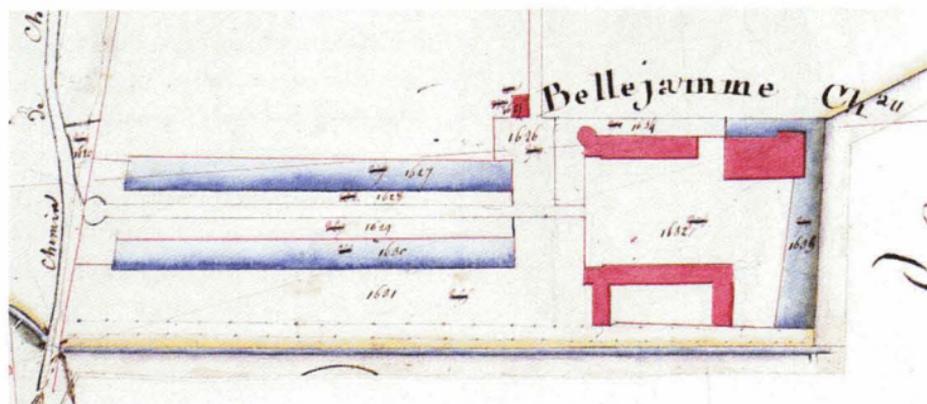
Armoiries de l'amiral
de Graville dans l'église
de Marcoussis
(nef, croisée centrale).

En 1634, la seigneurie passa à la branche des Illiers de Balsac d'Entragues. Léon d'Illiers vécut à la cour et résida peu dans sa terre de Marcoussis. Pendant la Fronde, il prit parti pour le cardinal Mazarin contre les princes soulevés : il lui offrit son

château pour y emprisonner les princes de Condé et de Conti et le duc de Longueville, arrêtés le 18 janvier 1650. Le château servit aussi de refuge aux populations du voisinage qui subissaient à nouveau les exactions des armées rivales.

De Bellejambe à Bellejame

L'ascension de la famille Lemaistre illustre, à la même époque, la prise de possession des fiefs par la noblesse de robe issue de la bourgeoisie parisienne. Claude Lemaistre s'était emparé, avec le concours de ses frères, procureur et secrétaire du roi, de la terre de Bellejambe, fief d'étendue très modeste (à peine plus d'un hectare), situé le long de la rive gauche de la Sallemouille à l'entrée de Marcoussis. Les Lemaistre surent, par de patientes acquisitions de parcelles, vastes ou exigües, constituer une seigneurie véritablement influente localement. En 1603, Jérôme Lemaistre, conseiller puis président de la 4^e chambre des enquêtes au Parlement, obtint par lettres patentes d'Henri IV l'autorisation d'utiliser les pierres des fortifications du château de Montlhéry, démantelées en 1591, pour restaurer ou agrandir sa maison de Bellejambe et les murs de son parc ; il incorpora à son domaine le petit fief du Houssay et en 1616 l'importante seigneurie de



Guillerville. Son fils Louis, conseiller d'Etat, maître des requêtes, l'accrut encore des terres de la Flotte et de la Fontaine relevant de la commanderie du Déluge. C'est lui qui fit changer son nom en Bellejame de peur des railleries auxquelles l'exposaient ses jambes contrefaites. Source de revenus et moyen de

Le domaine de Bellejame en 1809, après son acquisition en 1792 par Augustin Dubois, bourgeois de Versailles, et la construction d'un nouveau château (en haut à droite).



Le colombier et l'aile nord des communs, seuls vestiges du château des XVII^e et XVIII^e siècles, détruit entre 1792 et 1809 par Augustin Dubois.

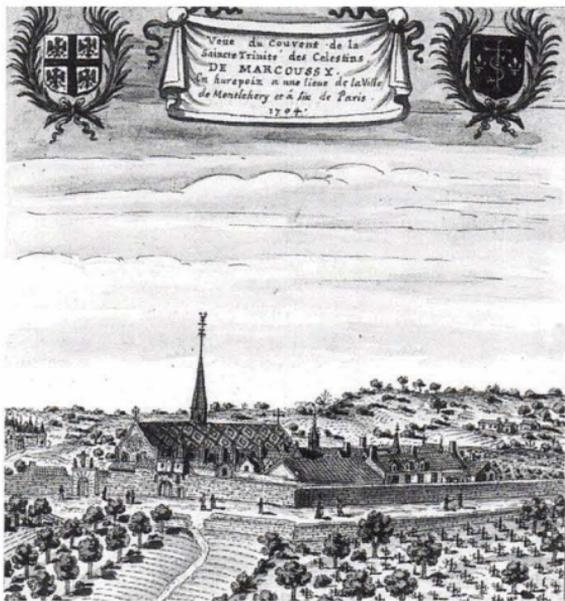
distinction sociale, Bellejame associait une basse-cour, des granges, étables et pressoir à un château rénové sur plan en quadrilatère, entouré d'un grand clos planté de bois et de bosquets. Au siècle suivant, le marquis de Bullion, légataire de Marie-Françoise Lemaistre, poursuivit l'agrandissement du domaine et prolongea de moitié le mur nord longeant la route de Versailles à Corbeil. A la Révolution, le parc de Bellejame, entièrement clos de murs, renfermait potager, vignes, verger, glacière et orangerie, bief de la Sallemouille traversant le coteau nord et bois sur le coteau méridional ; le corps principal du château de Jérôme Lemaistre était inclus dans une nouvelle construction dont les ailes à fonction agricole avaient été considérablement étendues.

De la Régence à la Révolution

Par contrat du 14 juillet 1751 et pour la somme de 572000 livres, Elisabeth-Thérèse Chevalier, remariée à Charles-Louis de Preissac, comte d'Esclignac, devint comtesse de Marcoussis : criblé de dettes, le mar-

quis Louis de Rieux, l'un des roués de la Régence, propriétaire par sa femme (Louise d'Illiers), avait été obligé de vendre sa seigneurie ; 30 ans auparavant, les exigences de la vie de cour avaient contraint l'un de ses prédécesseurs à aliéner la grande ferme de la Magdeleine ou des Prés. Pour améliorer la gestion de ses biens et de ses droits, la comtesse d'Esclignac fit renouveler en 1782-1784 le terrier de la seigneurie qui s'étendait sur les trois paroisses de Marcoussis, de Nozay et de La Ville-du-Bois, et confectionner deux grands plans par l'ingénieur Dubray. Elle fit aussi construire à l'angle du grand parc un nouveau bailliage avec auditoire où s'exerçaient ses droits de haute et basse justice et de gruerie. Elle apporta de notables améliorations au château : agrandissement des ouvertures, suppression de l'avancée du bâtiment, remplacement des ponts-levis par des ponts de pierre. Pourtant Marcoussis n'était qu'un séjour occasionnel pour la comtesse qui résidait le plus souvent à Versailles, au Plessis-Pâté ou dans son hôtel du faubourg Saint-Honoré.

L'abolition de l'ordre des Célestins marqua les dernières décennies du siècle. L'esprit du temps était défavorable à la vie monastique jugée inutile et oisive ; le laxisme et le déclin du recrutement amena la Commission des réguliers à étudier la question des réformes. La sécularisation fut imposée par des brefs pontificaux de 1776 à 1778, puis l'ordre



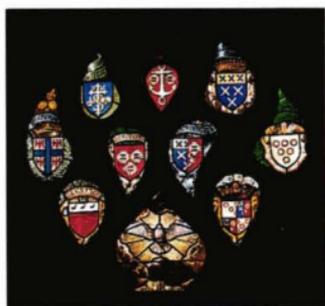
Le bailliage de la comtesse d'Esclignac, réaménagé au cours du XIX^e siècle, à l'angle de l'avenue Massenat-Deroche et de la route de Nozay. Les premières assises en grès et les caves voûtées témoignent de l'ancienneté de la construction.

Le couvent de la Sainte-Trinité des Célestins de Marcoussis, 1704. Coll. Gaignières. (BnF, Estampes).



régulièrement aboli par des lettres patentes du 13 mai 1779. Un arrêt du conseil du roi du 4 juillet 1778 avait transformé le couvent de Marcoussis en maison de retraite pour les Célestins désireux de continuer leur résidence dans une maison de l'ordre : ce fut le choix de 11 pères et frères et de deux domestiques. Les autres religieux, pourvus d'une pension viagère, se retirèrent dans leur famille ou dans d'autres maisons conventuelles. En 1787, après la mort du dernier résident, les bâtiments, acquis par Louis XVI, furent convertis en écuries pour les chasses royales, et le mobilier vendu par l'archevêché de Paris.

A la veille de la Révolution Marcoussis comptait un millier d'habitants – le recensement de 1745 déclarait 176 feux. La culture des céréales (méteil, avoine, orge), qui assurait la subsistance familiale, occupait près de la moitié des sols – au lieu des trois-quarts sur les plateaux limoneux – et laissait une place importante à la vigne comme sur tous les coteaux du Hurepoix, qui produisaient en abondance des vins légers écoulés sur le marché parisien ; quelques parcelles étaient réservées aux légumes et aux fruits, assurés d'un débouché facile et rémunérateur.



Armoiries des familles seigneuriales de Marcoussis. (Église Sainte-Marie-Madeleine, verrière du Triomphe de la Vierge).

La répartition de la propriété ne fut pas fondamentalement modifiée par la Révolution, la vente des biens nationaux n'ayant touché qu'un nombre limité de terres. Le premier ordre – Célestins et commanderie du Déluge – possédait 19 % du sol, la noblesse, 51,50 %, la bourgeoisie, 4,50 % seulement, et la propriété paysanne, qui avait assez bien résisté, avoisinait 26 %.

Les biens de la comtesse d'Esclignac, qui n'émigra pas et mourut à Paris en février 1790, passèrent à ses neveux et nièces ; les lots de trois d'entre eux, émigrés, furent mis sous séquestre jusqu'à leur retour en l'an IX, mais le château revint au marquis Armand Chastenot de Puysegur et le grand parc, le petit parc et le grand étang à l'une de ses sœurs. Armand de Puysegur fit abattre vers 1805 le vieux château de Montagu, pour éviter, semble-t-il, sa transformation en prison d'Etat.



Le domaine des Célestins, déclaré propriété nationale, fut mis en vente le 28 prairial an VI (17 juin 1798). Déjà les ornements et les objets de prix demeurés dans l'église avaient été transférés à Versailles – en 1790 la municipalité de Marcoussis fut rattachée au canton de Palaiseau et au district de Versailles –, et les statues brisées ou vendues à l'encan. Les adjudicataires furent les citoyens Boutron, de Versailles, et Donnat, entrepreneur des Ponts et Chaussées à Longjumeau, moyennant 1 170 200 francs. Les bâtiments, qui tombaient en ruines après avoir servi à partir de 1792 de dépôt de remonte pour le district, furent détruits sous la Restauration par le marquis de Salperwick, leur nouvel acquéreur.

Séjour des notables et des artistes

Au cours du XIX^e siècle, la quête des paysages champêtres attira à Marcoussis un grand nombre de « villégiateurs » ayant leur résidence principale dans la capitale ; se substituant aux gentilshommes locaux, de riches bourgeois parisiens édifièrent de belles maisons de plaisance où ils venaient passer l'été : Bel-Ebat, La Ronce, Ermitage Marie-Thérèse, « château » du Déluge, sites ayant un ancien statut de lieux nobles, mais reconstruits selon une variété stylistique emprun-

Villa installée par Armand de Puységur au début du XIX^e siècle sur une partie de la ferme située au sud de l'ancien château.

La maison du géographe Malte-Brun à Marcoussis. Corot, vers 1852. (Musée Picasso).

Cette maison (37, rue Malte-Brun) était voisine de celle du peintre Dumas (41, rue Alfred-Dubois) où Corot se réunissait avec ses amis : Forest, Malte-Brun. Acquis par Picasso, ce tableau, inclus dans la donation de la collection personnelle du peintre en 1973, est entré au musée Picasso (Paris) en 1985.

tant librement aux genres médiéval, italien ou classique. La famille de La Baume-Pluvinel, héritière des Chastenet de Puységur, possédait l'ancien domaine seigneurial, occupé depuis la destruction du château du XV^e siècle par une villa aménagée sur une partie de la ferme, puis par un château brique et pierre commandé en 1864 à l'architecte Rohault de Fleury. En 1859, François Latour, architecte parisien devenu propriétaire du domaine des Célestins, y édifia une demeure de style Louis XIV à encadrements de grès sur fond de briques, et à La Ronce, dont il fit aussi l'acquisition, une ferme sur cour carrée avec maison de maître à tourelle. Des personnalités reconnues du monde médical, des arts, de l'industrie, fréquentaient régulièrement la bourgade à la belle saison : le docteur Nélaton, chirurgien de Napoléon III, installé au Déluge, Eugène Moutard-Martin, président de l'Académie de médecine, dans son « château » du Chêne-Rond, le géographe Malte-Brun, propriétaire plus modeste d'une maison rurale au centre du village. Corot séjournait chez son élève Ernest Dumax, peintre de paysages : plusieurs tableaux, dont un « *Souvenir de Marcoussis* » acquis par Napoléon III en 1855, représentent des scènes familiales ou des sites précis, sources d'inspiration pour le peintre habitué des études de plein air et des promenades en campagne. Un siècle plus



tôt Jean-Jacques Rousseau avait aimé lui aussi parcourir les bois de Marcoussis en compagnie de son ami Grimm et du vicaire Antoine Cordonnier de l'Etang, leur hôte, « passant le temps à chanter ses trios de Chenonceaux », à en composer de nouveaux tout en allant « dîner à la fontaine de Saint-Wandrille » comme il le rapporte dans ses *Confessions*.

Au temps des carrières

Grâce à l'exploitation du grès, le village atteignit vers 1866 son maximum démographique (1900 habitants). Les bancs qui à l'origine couvraient les pentes des collines avaient été exploités de bonne heure, comme en témoignent les châteaux de Montlhéry et de Marcoussis, la commune comptant, jusqu'à la Révolution, plusieurs carrières à ciel ouvert. Autour de 1850, après une période d'abandon, l'extraction reprit et attira dans la vallée beaucoup d'ouvriers du dehors : ouverture des carrières de Couard appartenant à la commune, du Bois des Roches, propriété des sieurs Lefort et Fouré, entrepreneurs de pavage reprise



MARCOUSSIS (S.-et-O.). - Le plan incl.

La carrière de grès du Fay.
Carte postale, vers 1910.
(Coll. Part).

Des wagonnets chargés de pierres descendent le long des rails du plan incliné de la carrière.

Victor-Adolphe Malte-Brun, 1816-1889

Fils du premier des géographes modernes, Conrad Malte-Brun, Danois en exil à Paris pour ses écrits favorables à la Révolution française, Victor-Adolphe Malte-Brun resta fidèle à la tradition paternelle et voua lui aussi sa vie à la géographie. Directeur des *Annales des voyages*, il occupa à partir de 1860 le poste de secrétaire général de la Société de géographie, et pendant quinze ans, de 1852 à 1867, il assumait la charge de la rédaction de son *Bulletin*. Il reprit aussi l'œuvre capitale de son père, le *Précis de géographie universelle*, refondu de 1851 à 1855 dans une nouvelle édition. C'est à Marcoussis, dans la propriété où il passait tous ses étés et où il aimait à se recueillir dans la solitude et le calme de la campagne, qu'il accomplit aussi une œuvre d'historien, publiant *l'Histoire de Marcoussis* en 1867 et celle de *Montlhéry* trois ans plus tard.





par la société Francastel Frères en 1866 ; carrières du Grand Parc, gérée par l'Association des travailleurs carriers de Marcoussis, et du Ménil-Forget, dirigée par M. Nourric, entrepreneur des routes nationales et départementales de la Seine. La plus importante, celle du Grand banc des bois de la Madeleine, appartenait à la Ville de Paris qui ayant besoin d'un nombre considérable de pavés, décida de les produire elle-même, d'abord comme locataire en 1856 puis comme propriétaire l'année suivante. Jusqu'en octobre 1868, 5 967 107 pavés furent fabriqués par plus de 150 ouvriers terrassiers et carriers. Mais les bancs s'épuisèrent et Marcoussis redevint dans les dernières décennies du siècle une commune essentiellement agricole.

La Surprise des Halles

La viticulture se poursuit jusqu'aux années 1880, période de la crise du phylloxéra. Les renseignements fournis par l'instituteur, dans la monographie de 1899, nous indiquent que dès 1812 des vignes et des bois avaient été essartés et convertis en cultures de primeurs (fraises, haricots, pois, pommes de terre, asperges, tomates), ou en cultures de fleurs (violette, pensées...). Les prés, les pâtures, l'étang et les friches avaient aussi fait place aux mêmes cultures, mais à la fin du siècle les céréales (froment, avoine et seigle) occupaient encore 534 des 1056 hectares du domaine cultivable. Dans les dernières années du XIX^e et au début du XX^e siècles, l'énorme accroissement du marché parisien et l'extension du bâti qui repoussait la ceinture de primeurs enserrant la ville provoquèrent le développement des cultures légumières dans toute la région : légumes de plein champ et vergers d'arbres fruitiers tels que pommiers à cidre, cerisiers et poiriers dont la vallée de Marcoussis abondait. En 1894 l'ouverture de la ligne de chemin de fer sur route d'Arpajon, facilitant la desserte des exploitations jusque là tributaire de la voiture à cheval, seul moyen de locomotion, entraîna un brusque essor de la production : le chemin de fer desservait tous les villages

Buste de Victor-Adolphe Malte-Brun, par Vilhelm Bissen. Plâtre. (Mairie de Marcoussis).

Ce buste fut sans doute commandé par la Société archéologique de Rambouillet qui constitua en 1901 un comité chargé de réunir les fonds destinés à l'érection d'un buste de Malte-Brun sur la place de Marcoussis.



du coteau – à partir de Montlhéry un embranchement spécial de 3 km atteignait Marcoussis – et assurait un transport direct aux Halles en évitant tout transbordement. Expédiés de nuit, les fruits et légumes arrivaient aux Halles à 2 heures du matin, tandis que les voituriers, partis de Marcoussis le soir à 9 heures, n’y rentraient que le lendemain vers midi, après avoir écoulé leurs marchandises. Dans le sens du retour, l’Arpajonnais approvisionnait les cultivateurs en fumier et gadoue – leur odeur pestilentielle ne cessa d’incommoder les riverains de la place de l’église, terminus du train – et amenait aussi en juin la main d’œuvre prête à travailler à la cueillette des fraises. La culture de la fraise était en effet la grande spécialité de Marcoussis. Elle se situait aussi bien sur les coteaux exposés au sud, domaine de la fraise précoce, telle la *Surprise des Halles*, qu’en plaine où la production pouvait se poursuivre jusqu’à la fin septembre avec la fraise des *Quatre Saisons*. Dans les meilleures années, la production de fraises sur le parcours de l’Arpajonnais pouvait atteindre le chiffre record de 411 tonnes dont 70 pour Marcoussis, où elle occupa jusqu’à 150 hectares en 1892. Les maladies comme le mildiou ou la rouille, l’épuisement du sol et le développement du machinisme provoquèrent à partir des années 30 son remplacement par des cultures plus rentables. En 1974, la culture de la fraise à Marcoussis ne représentait plus qu’un hectare.

Marcoussis.
Un verger, le matin.
Corot, vers 1865.
(Musée du Louvre).

Etude peinte pendant un séjour de Corot chez son ami le peintre Dumax. Corot l’offrit à ses hôtes et elle demeura dans la famille de Dumax jusqu’en 1902.

Parcelle maraîchère en bordure de la Sallemouille, derrière la rue Alfred-Dubois.





L'Arpajonnais

Dès 1876 les municipalités du sud de Paris avaient demandé la construction d'un chemin de fer les reliant directement à la capitale pour faciliter l'acheminement des produits maraîchers vers Paris. La « Compagnie du chemin de fer sur route de Paris à Arpajon » fut déclarée d'utilité publique le 13 février 1891, et l'inauguration de la ligne eut lieu le 10 mai 1894. Longue de 37 km, dont 5 dans Paris, elle partait des Halles centrales et suivait la route d'Orléans avec double voie jusqu'à Bourg-la-Reine puis voie unique sur le reste du parcours. Elle joua un rôle moteur dans le développement des cultures maraîchères, mais aussi du tourisme local. Le service voyageurs, dont le départ situé d'abord 13, rue de Médicis fut transféré à la porte d'Orléans en 1910, proposait chaque jour dix trains pour Arpajon effectuant la totalité du trajet en 1 h 46 – et souvent plus, leur lenteur étant légendaire... Les convois du trafic marchandises, autorisés à circuler dans la capitale entre 1 heure et 4 heures du matin, descendaient le boulevard Saint-Michel et s'arrêtaient aux Halles à la Pointe Saint-Eustache ; ils livraient colis et bagages, pavés de grès en provenance des carrières de Seine-et-Oise, engrais et fumiers au départ de Paris, et surtout fruits et légumes, l'intérêt de la ligne étant essentiellement agricole. Le trafic marchandises atteignit sa valeur maximale en 1927. Mais la concurrence des transports routiers, la suppression du réseau des tramways parisiens, les manœuvres des « approvisionneurs » hostiles à l'extension du trafic de la ligne, provoquèrent sa fermeture en 1936 .

La cueillette de la fraise



« Jusqu'en 1920 chaque famille de paysan entretenait, en moyenne, un ou deux hectares de fraisiers, qu'il fallait biner, pailler avant la cueille. La durée des plants était de 12 à 15 ans. Partout des cabanes en pierre ou en paille servant d'abri pour les fruits

contre le soleil ou la pluie, souvent un dortoir pour la nuit, apprécié par de nombreux « cueilleurs ». Les uns nous arrivaient de Paris par divers moyens, carrioles, wagons, à pied, tous plus ou moins clochards. Les autres venaient de la région d'Étampes, saisonniers, gars de batterie comme on les appelait. Ce fut aussi l'époque d'une main d'œuvre venant de la région bretonne, filles et garçons, souvent des couples. Beaucoup d'entre eux, ici, ont jeté l'amarre...

1920, plus qu'un hectare ou un demi-hectare, souvent moins, par exploitant. Les terres sont usées, les plants ne résistent plus que quatre ou cinq ans...

Le travail est resté le même, la cueille se fait toujours dans les paniers d'osier appelés flins, que l'on garnit de feuilles de châtaignier, d'une contenance de quatre à cinq



kilos. Les paniers sont amenés à la cabane, à l'aide d'une « civière » contenant huit paniers. Le porteur se met au milieu, une poignée dans chaque main. Ce travail doit être fait en souplesse, les fruits sont fragiles. Un linge blanc ou rose, appelé bane ou bâche, les protégera jusqu'aux Halles. On utilise aussi d'autres paniers blancs, en osier, garnis d'un papier laqué rose.

Toutes ces fraises parfumées seront placées dans le chariot qui les transportera à la gare pour être rangées délicatement dans les wagons ».

A. Lachaume,
Le village d'avant, 1982 .



Aujourd'hui les cultures maraîchères dans leur ensemble sont en voie de disparition : la baisse des revenus agricoles, la concurrence des autres régions françaises, l'absence de relève lors des départs en retraite, ont entraîné une baisse importante des superficies cultivées et du nombre des exploitants. En 1979, Marcoussis comptait 73 exploitants se partageant 837 ha de surface agricole utile. Actuellement seuls une dizaine subsistent, et la répartition des cultures s'est modifiée ; la zone céréalière a gagné du terrain aux dépens de la production légumière : des ventes ou des échanges ont permis la constitution d'exploitations dont la taille convient à la pratique de la mixité maraîchage – grande culture.



Plaque « d'immatriculation » de voiture hippomobile. (Coll. Part.).

Actuellement seuls une dizaine subsistent, et la répartition des cultures s'est modifiée ; la zone céréalière a gagné du terrain aux dépens de la production légumière : des ventes ou des échanges ont permis la constitution d'exploitations dont la taille convient à la pratique de la mixité maraîchage – grande culture.



Le hameau du Guay.

Entre les recensements de 1968 et de 1982, Marcoussis a connu une très forte croissance démographique, passant de 2187 à 4465 habitants : une zone pavillonnaire et des lotissements ont été créés dans le quartier de l'Etang neuf – puis dans ceux des Fonceaux et de l'Orme en 1984 et 1993 –, mais l'espace naturel et les surfaces boisées résistent à la pression urbaine, mieux que dans d'autres communes moins attentives à la préservation de leurs paysages traditionnels.



CIRCUIT MÉDIÉVAL

Eglise Sainte-Marie-Madeleine



Chapelle seigneuriale, retombée des voûtes : deux des quatre prophètes.

Le chœur est couvert d'une charpente en chêne à chevrons formant fermes.

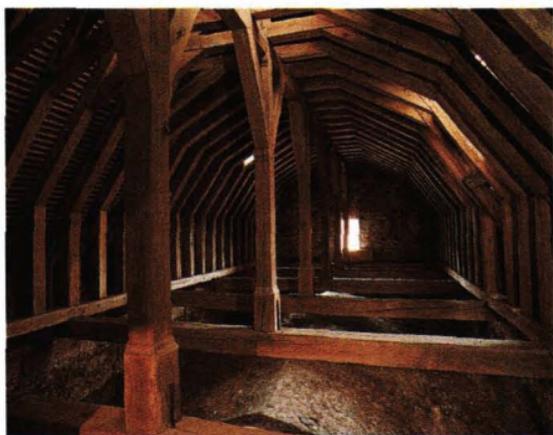
Une analyse dendrochronologique la date de l'hiver 1402-1403.

Façade occidentale de l'église Sainte-Marie-Madeleine.

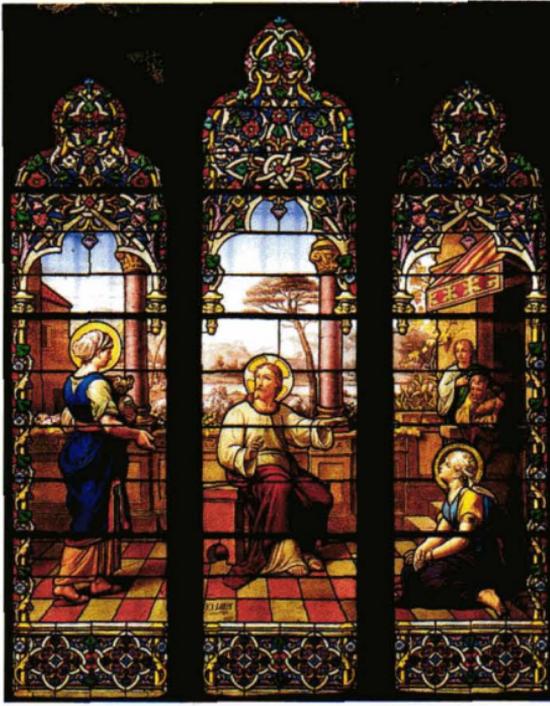
Le gros œuvre est en pierre de grès (moellons pour la nef, pierre de taille pour le chœur), mais le clocher, vestige partiel du premier édifice – la lanterne date du début du XVI^e siècle –, a été construit en meulière.

Au carrefour de la rue Alfred-Dubois et de la place de la République, s'élève l'église Sainte-Marie-Madeleine, édifice soigné qui occupe l'emplacement de l'ancienne chapelle du prieuré Saint-Wandrille. Sa construction figure au nombre des chantiers que Jean de Montagu entreprit dans le bourg. La chapelle initiale tombant en ruines, il en fit commencer la réédification en 1402, mais le prieur, craignant d'avoir à lui reconnaître un droit de patronage, s'opposa à la poursuite des travaux au-delà du chœur. C'est Jeanne d'Amboise, l'une des filles de l'amiral de Graille, qui fit bâtir la nef dans la première moitié du XVI^e siècle. Contre le mur latéral donnant sur la place, une double amorce de piliers témoigne d'un projet, non abouti, d'adjonction d'un bas-côté ou de chapelles.

La façade offre les caractéristiques de l'architecture flamboyante : porte surmontée d'un gâble en accolade orné de choux fri-



sés et large fenêtre à remplage de courbes et de contrecourbes. La nef comporte trois travées dont les voûtes retombent sur de minces piliers à nervures prismatiques engagés dans le mur, sans chapiteaux. La clé de la croisée centrale porte les armes de l'amiral de Graille. Dans le chœur, également de trois travées, un prophète ou deux anges tenant l'écusson mutilé des Montagu ornent chacune des consoles qui reçoivent les ner-



Jésus chez Marthe et Marie.
 A l'arrière plan un paysage, et sur une terrasse, à l'avant, un dallage géométrique donnent de la profondeur à la scène où le peintre-verrier a traité les deux femmes dans l'esprit de l'Ecole de Fontainebleau.

vures de la voûte. Ces armoiries subsistent encore aux clés de voûte, ainsi que dans l'ancienne chapelle seigneuriale du croisillon nord. Celle-ci renferme, sculptées sur les culs-de-lampe des quatre angles, de belles figures de prophètes tenant des phylactères.

La verrière de la baie axiale développe sur trois lancettes le thème de *Jésus chez Marthe et Marie* selon le principe du vitrail-tableau. Datée de 1887, elle est due à l'atelier Nicolas Lorin de Chartres, l'un des plus productifs du siècle. Au revers de la façade occidentale, la verrière du *Triomphe de la Vierge* surmonté d'un tympan héraldique est signée E. Forest, dessinateur et lithographe, et Mazier, instituteur et secrétaire de mairie à Marcoussis, mais aussi maître verrier.

L'église abrite aussi une *Vierge à l'Enfant* d'une grande beauté plastique, sans doute offerte par le duc de Berry au monastère des Célestins lors de la dédicace solennelle de l'église en avril 1408. Transportée au dépôt de Versailles sous la Révolution, elle fut récupérée en 1830 par la municipalité qui la plaça dans l'église paroissiale. Classée Monument historique dès 1896, haute de 2 mètres, c'est la plus grande figuration de ce type léguée par le Moyen Âge ; elle est sculptée dans un

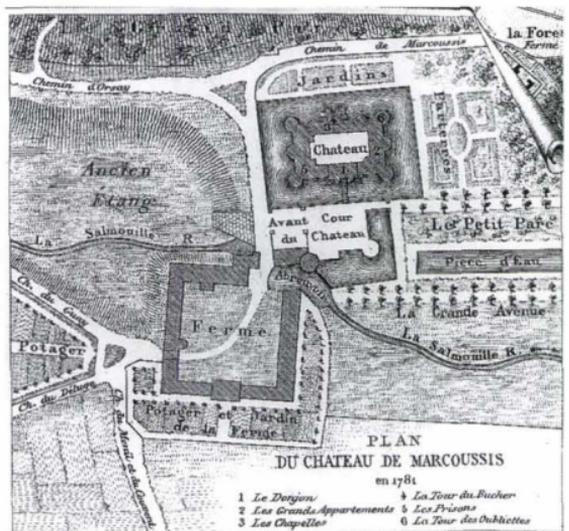


seul bloc de marbre blanc, rehaussé de dorures presque effacées. On a reconnu dans cette œuvre, d'abord attribuée à un sculpteur parisien proche de la cour, la « manière » caractéristique de Jean de Cambrai, alors au service du duc de Berry : la géométrisation des formes, le traitement de la robe qui se casse en plis anguleux sur le sol, celui des mains aux longs doigts comme soudés, se retrouvent dans les œuvres sculptées à Bourges par cet artiste.

Château de Montagu

Au nord-ouest de la commune, les ruines du château de Montagu longent la route d'Orsay à Montlhéry. Le grand parc qui les entoure est entretenu et fleuri par les élèves-jardiniers de la Fondation des Orphelins d'Auteuil, propriétaire du domaine depuis 1940.

Le château de Marcoussis en 1781. Plan extrait de l'*Histoire de Marcoussis* de V. A. Malte-Brun.



Le démantèlement de la forteresse en 1805, sur l'ordre de son propriétaire, Armand de Puysegur, l'a réduite à un plan tracé au sol : seules subsistent les douves et la base des murs sur une hauteur de trois mètres environ, ainsi qu'une tour. Ces minces vestiges composent néanmoins, avec ceux de la barbacane, un ensemble très évocateur qui permet de reconnaître la structure générale de l'édifice.

Désireux de se doter d'un « chef-lieu » castラル digne de son rang, à la fois défensif et résidentiel, Jean de Montagu obtint du roi

Vierge à l'Enfant.

La Vierge, dont le visage, encadré par le manteau qui forme voile, exprime une gravité sereine, porte sur son bras droit l'enfant qui joue avec sa bague et serre dans une main un bouquet de roses.



vers 1402 l'autorisation de « rebâtir et édifier tout à neuf » le château de Marcoussis. Des vestiges mobiliers d'époque carolingienne laissent supposer en effet l'existence de fortifications bien antérieures.

Considéré comme l'un des plus beaux morceaux d'architecture du règne de Charles VI, le château était construit sur un plan quadrangulaire régulier, cantonné à ses angles de tours rondes. La gravure de Mérian du début du XVII^e siècle corrobore les descriptions de Perron de Langres dans *L'Anastase de Marcoussis* (1694) et de Boucher d'Argis dans le *Mercure de France*, en 1742. Les courtines formant les deux petits côtés de l'enceinte étaient couronnées par un chemin de ronde à mâchicoulis et flanquées chacune en leur centre, sur le modèle du Louvre, d'une tour à demi-engagée. Le corps de la porte principale, défendu par des tours semi-circulaires et couvert d'un toit en pavillon accosté d'une tour de guette, offrait une autre analogie avec la forteresse royale. La porte postérieure était ménagée dans la tour carrée du château primitif de la Motte enclavée dans la nouvelle construction. L'influence de la Bastille, autre château parisien, était perceptible dans la disposition de ces deux portes au milieu des grands côtés. Divers bâtiments étaient inclus dans l'enceinte, adossés aux courtines : les appartements distribués par des tourelles d'escalier dans les angles, et près de la poterne nord, une chapelle à deux

Vue d'ensemble des vestiges du château depuis le nord. Au second plan, la « tour des oubliettes ». Les douves délimitent un vaste rectangle dans lequel s'inscrivent les fondations du château de plan également rectangulaire.

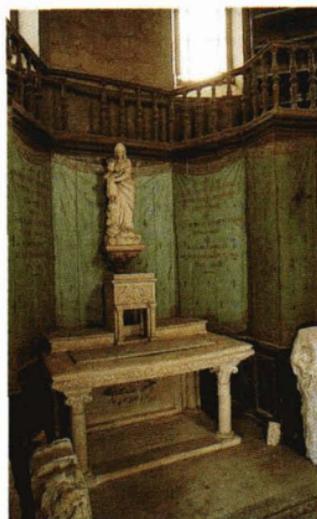
Tour ouest de la barbancane, transformée en chapelle. Un escalier métallique donne accès à la partie haute ornée d'arcatures et débouche sur une galerie couverte qui surplombe l'autel.



étages, ornée des statues de Jean de Montagu et de sa femme, de part et d'autre de la porte, et d'un bas-relief représentant le maître des lieux en prière. L'effigie de Charles VI, en ronde bosse, était placée au-dessus de l'entrée principale. L'ensemble était protégé par des douves larges et profondes, limitées par une contrescarpe maçonnée, et franchies par un pont-levis sur les façades nord et sud.

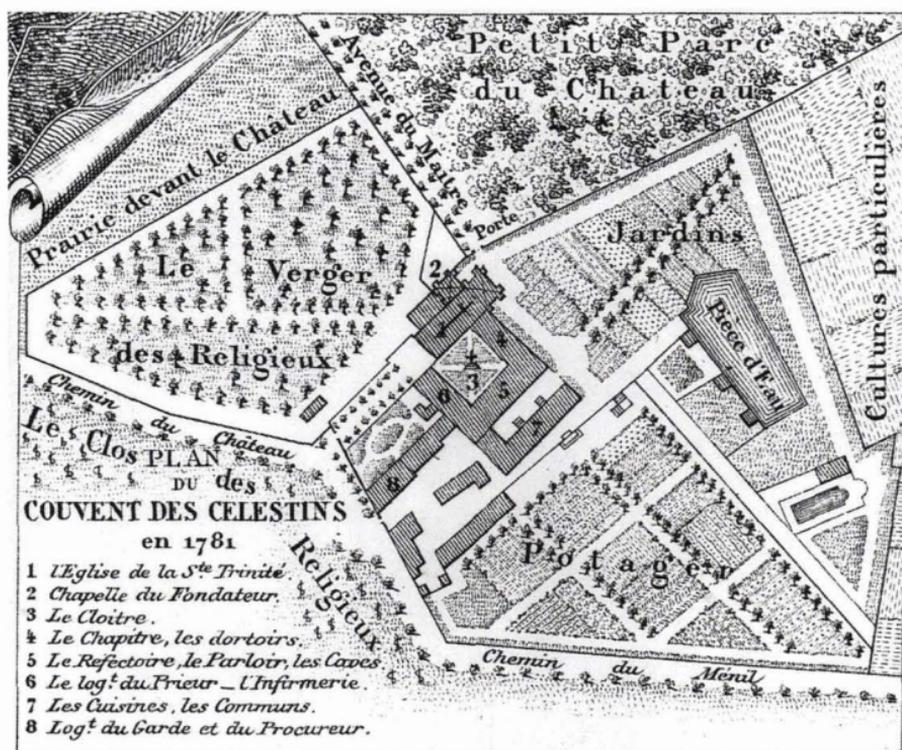
Aujourd'hui une seule des quatre tours rondes, haute de 17 m, est encore debout à l'angle nord-est : dite « tour des oubliettes », elle abrite une salle basse hexagonale voûtée à laquelle on accède par une ouverture carrée pratiquée dans le sol du rez-de-chaussée de plan circulaire, lui-même surmonté de trois étages de plan octogonal.

Les douves asséchées limitent toujours au sud l'emplacement de l'avant-cour et de la barbacane ; celle-ci, dotée de son propre fossé en eau, couvrait l'accès principal du château. Attribuée à Jean de Graille, seigneur de Marcoussis au début du XVI^e siècle, mais probablement antérieure à cette date, elle a conservé le premier niveau d'une de ses tours rondes, aménagée en chapelle funéraire au début du XIX^e siècle.



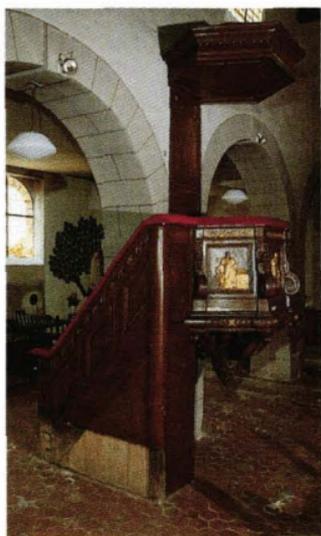
L'intérieur de la tour formant un espace hexagonal a reçu des boiseries peintes de fausses tentures où figurent les inscriptions funéraires des familles de Puysegur et de La Baume-Pluvinel.

Le couvent des Célestins en 1781. Plan extrait de l'*Histoire de Marcoussis* de V. A. Malte-Brun.



Couvent des Célestins

Au sud-est des vestiges du château, le parc des Célestins, propriété communale, était jadis le siège d'un couvent fondé par Jean de Montagu à proximité de sa résidence. C'est en 1392, lors de la première crise de folie du roi, que Jean de Montagu, réfugié en Avignon, avait fait le vœu d'élever un monastère en l'honneur de la Trinité si Charles VI recouvrait la raison. La première pierre fut posée par Pierre de Fresnel, évêque de Meaux, le 17 février 1404, et la dédicace célébrée le 17 avril 1408, par l'archevêque de Sens, frère du fondateur, en présence du duc de Berry. C'était la douzième fondation de l'ordre en France. Une gravure et des descriptions du XVIII^e siècle restituent l'élévation des bâtiments aujourd'hui disparus : l'église de huit travées, sans transept ni bas-côtés, construite en grès comme le cloître et les logis et couverte de tuiles vernissées, portait en façade un riche décor sculpté : représentation de la Trinité au tympan et statues de Charles VI, Jean de Montagu, Isabeau de Bavière et Jacqueline de La Grange, femme du fondateur, abritées dans des niches. Les vitraux, les peintures murales et les tombeaux du chœur sont connus grâce au recueil de gravures de la collection Gaignières constitué au XVIII^e siècle. Sur les murs, plusieurs fois répétée, courait la devise *ilpadelt* (« Je l'ai promis à Dieu et l'ai tenu »), allusion au vœu fait à Avignon.



La-Ville-du-Bois :
chaire de l'église Saint-Fiacre
provenant des Célestins de
Marcoussis

On y voit en outre
le maître-autel, le retable,
les stalles et le banc-d'œuvre
du couvent des Célestins ;
d'autres stalles et deux
lutrins ont été répartis entre
les églises de Marcoussis,
Linas et Nozay en 1795.

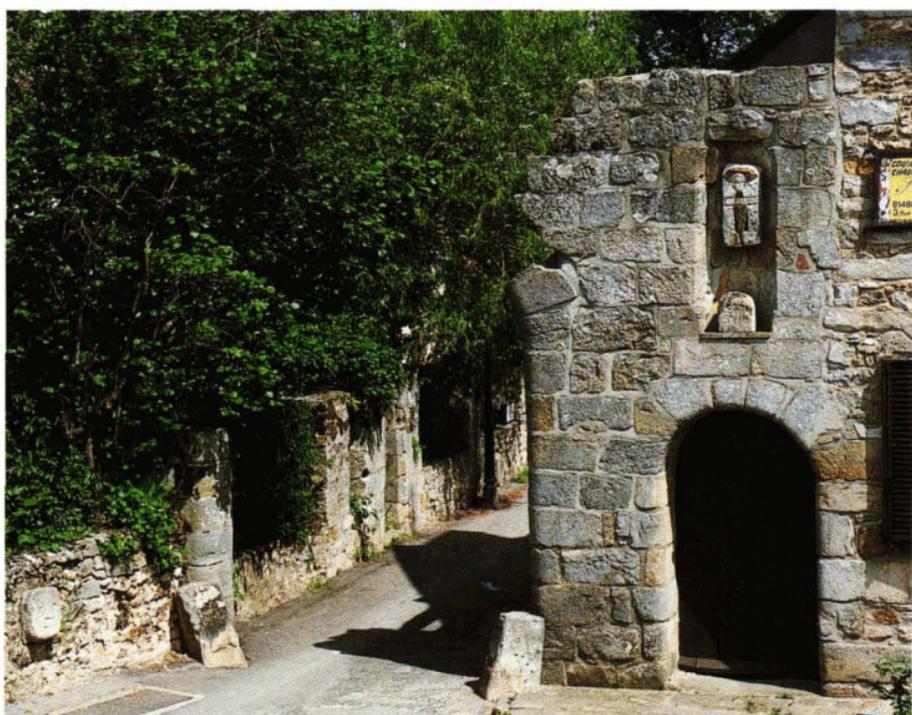
Le rayonnement et la richesse du monastère furent à leur apogée vers 1550. Largement doté par l'amiral de Graville, le couvent possédait, outre les bois entourant le monastère, plus de 800 hectares : domaines du Faÿ et du Ménil-Forget à Marcoussis, grosses fermes au sud d'Etampes, à la lisière de la Beauce, et dans le terroir céréaliier du Longboyau, à Saclay, Wissous et Orsay.

Vendus comme bien national à la Révolution, moins de vingt ans après l'abolition de l'ordre et leur transformation en lieu de retraite pour les moines des dix-sept maisons

de France puis en écuries pour les chasses royales, les bâtiments furent livrés à la pioche des démolisseurs.

Des sondages archéologiques récents ont mis à jour quelques fragments des murs de l'église et du pavage du promenoir, à l'angle du cloître. Une partie du portail d'accès est visible à l'entrée de la ruelle des Célestins, ainsi qu'un puits et quelques restes de murs incorporés dans de nouvelles constructions. Le vestige le plus remarquable est une belle cave voûtée, située perpendiculairement à l'extrémité méridionale du château actuel.

Vestiges du portail d'entrée des Célestins orné autrefois de l'emblème de l'ordre (une croix entrelacée d'un S) et des statues de Célestin V et de saint Benoît.



Commanderie du Déluge

A l'ouest de Marcoussis, la commanderie du Déluge a conservé sa chapelle des XII^e et XIV^e siècles, entourée d'une ferme qui prolonge la tradition agricole de cet établissement. Fief transmis aux Templiers par l'un de ses seigneurs, il compta au nombre des commanderies de l'ordre jusqu'en 1311, époque à laquelle il passa aux Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem et devint un domaine rural assigné pour retraite à un major, principal officier de l'ordre. Appauvrie par les guerres du XV^e siècle, la commanderie fut réunie en 1479 à celle de



Chapelle Saint-Jean-Baptiste.

L'arc brisé de la porte d'entrée est bordé de voussures profondes dont l'archivolte est ornée d'un rinceau à chevrons au graphisme élégant et rare.

Saint-Jean-de-Latran à Paris. En 1747, elle comprenait une chapelle, un manoir – détruit au XIX^e siècle - et une ferme entourés de murs.

La chapelle Saint-Jean-Baptiste est le seul vestige très remanié de l'époque templière. La nef de la fin du XII^e siècle se termine par un chevet plat percé d'une grande baie en arc brisé à trois lancettes. Au nord du chœur, une aile latérale en équerre, bâtie au XIV^e siècle par les Hospitaliers, servait de sacristie. Les murs sont en blocage de moellons irréguliers de grès et de meulière, sauf la partie basse de la façade occidentale qui a conservé un appareil régulier jusqu'au-dessus de l'archivolte du tympan de la porte d'entrée. Les murs ouest et est de la sacristie sont percés de fenêtres à deux ou trois lancettes actuellement murées, celle de l'est surmontant, comme la baie du chevet, une porte charretière ouverte lors de la transformation des bâtiments en grange et remise.

Le chevet de la chapelle.



CIRCUIT AGRICOLE ET MARAÎCHER

Le bâti rural, reflet d'une économie progressivement spécialisée dans la polyculture maraîchère, remonte pour l'essentiel aux XVIII^e et XIX^e siècles, même s'il est difficile à dater avec précision, faute de chronogrammes et de documents. Il est vraisemblablement antérieur à 1810 dans les cas où le plan-masse actuel coïncide avec celui du cadastre napoléonien, levé en 1809. La dernière strate de constructions rurales liée à la prospérité maraîchère du début du XX^e siècle est, elle, aisément identifiable.

Situées en agglomération, mais centres d'une activité agricole, ces maisons ordonnent autour d'une cour, à côté du logis, grange, écurie, hangar et remise pour le matériel. La plupart présentent une façade donnant directement sur la rue : accolées par leurs murs-pignons, elles forment un alignement continu, coupé ça et là par un porche ou un mur de clôture. Abritant sous le même toit, sans différence de volume, habitation et dépendance agricole, ces maisons du type bloc-à-terre s'ouvrent sur la rue par une porte cochère surmontée d'une gerbière permettant d'engranger facilement les récoltes. Cette porte cochère donne aussi accès au logis, mais dans les maisons un peu plus vastes, elle s'accompagne d'une porte piétonne. Le passage cocher conduit à une cour, derrière la maison. Le plan adopte généralement la forme d'un L : disposés en équerre, le bâtiment sur rue et la grange-écurie délimitent la cour sur deux de ses côtés. La maison du 22, rue Alfred-Dubois appartient à ce type, ainsi que celle du 91, avec quelques variantes : implantation en retrait de rue, présence de deux portes cochères et absence d'annexe sur cour. A l'arrière des bâtiments, un jardin ou un potager s'étend sur une parcelle en général longue et étroite. En bordure de la Sallemouille, ces jardins aboutissent à un lavoir couvert utilisé pour le nettoyage des légumes, équipé d'un dispositif de « vanne ».

22, rue Alfred-Dubois.
Les deux cheminées délimitent la partie logis de ce bloc-à-terre.

91, rue Alfred-Dubois.
On notera la présence de gerbières au-dessus des portes cochères.

33, rue Alfred-Dubois.
Malgré une allure plus citadine, cette maison qui masque son aile agricole derrière une façade aux percements symétriques, garde bien une fonction maraîchère.

Lavoir couvert
le long de la Sallemouille.

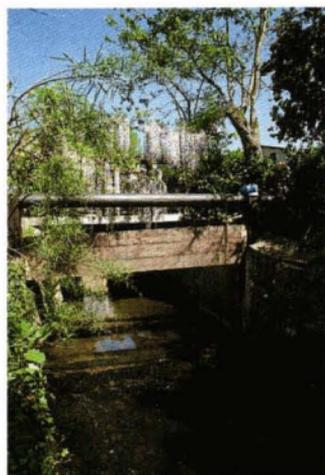


Planche servant de « vanne » pour faire remonter l'eau dans le lavoir.



Dans un autre groupe de fermes, la cour ouvre directement sur la rue : implantées à la périphérie de l'agglomération et dans le hameau du Mesnil, ces fermes disposent le logis en fond de cour – et les annexes en équerre (69 et 24, rue Gambetta) – ou sur un côté de cette cour, perpendiculairement à la rue. Dans quelques cas, la maison en retrait de parcelle est complétée par un hangar agricole accolé à l'angle de sa façade arrière, d'où une porte permet d'accéder au potager ou au jardin (36 et 38, rue Pasteur).

Les murs sont construits en petits moellons de meulière (matériau dominant dans cette partie de l'Essonne) avec chaînages d'angle de grès – pierre utilisée aussi dans la maçonnerie – et revêtus d'un enduit : enduit traditionnel de plâtre gros, souvent remplacé par un enduit moderne, ou rocaillage de meulière, qui contribue à l'agrément des façades : il dessine des cadres soulignant



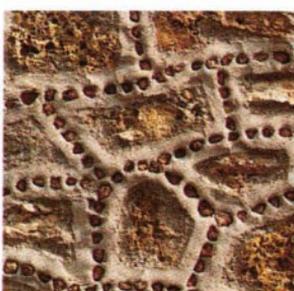
69, rue Gambetta.



36, rue Pasteur.
Le logis en léger retrait sur la rue est ici clairement séparé de la cour agricole.

les baies et délimite des panneaux géométriques jouant sur un contraste de couleur (36, rue Pasteur). On remarque sur quelques façades un type d'enduit soigné où les moellons de meulière sont entourés d'un joint rubanné formé de petits cailloux rouges incrustés dans l'enduit blanc. De l'entre-deux-guerres date un enduit imitant le grès (29-29bis, rue Pasteur) ou la meulière (43, rue Malte-Brun).

Enduits des XIX^e
et XX^e siècles.



En 1809, les bâtiments de la ferme des Prés s'organisaient autour d'une cour ouverte à l'ouest, bordée par la Sallemouille.



La forte prédominance du maraîchage n'excluant pas la présence de la culture céréalière, deux ou trois grosses fermes se sont développées dans la commune ou en écart. La ferme des Prés (3, rue Finot) a aujourd'hui disparu. On sait qu'en 1724 Alexandre d'Illiers de Balsac dut la céder au maître de poste de Linas, appelé Gaudron. Démembrés après la Révolution, les bâtiments furent réunis en 1844 et 1852, au moyen de deux acquisitions, par Antoine de Vilgruis, qui les fit démolir et édifier à leur place une maison de maître à deux pavillons d'entrée. La propriété comportait alors un jardin d'arbres fruitiers à l'ouest de la maison, un autre grand jardin à l'arrière, planté en partie à l'anglaise, avec grange, serre à légumes et lavoir couvert, ainsi qu'un jardin potager agrémenté d'une source, toujours entretenue de nos jours.

Façade postérieure de la ferme des Prés donnant sur une parcelle maraîchère.

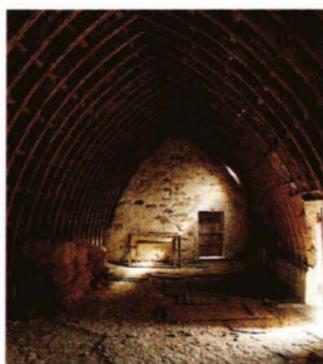




Dans la ferme de l'Hôtel Dieu, au hameau du Guay, une intéressante charpente subsiste au-dessus de la grange principale. Sa forme caractéristique la signale au regard depuis la rue. Charpente « à la Philibert Delorme », caractérisée par l'emploi de petits bois courbes, généralement assemblés par deux, qui supprime les entrails, elle économise les matériaux – des pièces d'assemblage remplacent les grandes poutres – et donne plus d'espace au comble aménagé en lieu de stockage. Datant du début du XIX^e siècle, elle a peut-être été reconstruite en respectant le modèle qui couvrait dès l'origine cette grange, dans le domaine foncier de l'hôpital parisien. Peut-être remplaçait-elle au contraire une charpente traditionnelle à poinçon et entrails, cette typologie, oubliée peu après son invention en 1555, ayant été réhabilitée entre 1780 et 1850 pour toutes sortes d'édifices notamment ruraux.

La ferme du Déluge, située en retrait de la route D 3, dispose ses bâtiments en rectangle autour d'une vaste cour. Reconstitués à la fin du XIX^e siècle – les granges qui encadrent la maison d'habitation, l'une épaulée de contreforts visibles depuis la route, portent les dates 1886 et 1888 -, ils n'ont rien conservé de leur origine médiévale.

La ferme de l'Hôtel Dieu : la grange aux combles en carène de bateau renversée.



La charpente en sapin blanc, début XIX^e siècle.



MAISONS ET DEMEURES

La route de Versailles à Corbeil (RN 446) dessert, dans la commune de Marcoussis, deux centres de population distincts : le village proprement dit et le hameau du Guay. Le bourg s'étire le long de cette voie au tracé rectiligne de la rue Alfred-Dubois au boulevard Nélaton. Les bâtiments riverains se raccordent entre eux de façon régulière, accentuant ainsi l'impression de linéarité. Le hameau du Mesnil s'est établi au

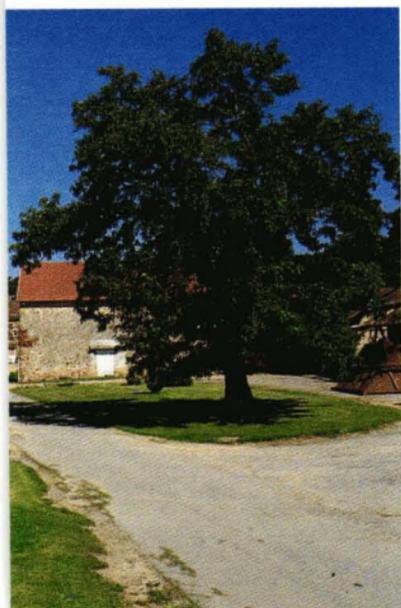


La rue Alfred-Dubois.

sud-ouest autour des rues Pasteur et Gambetta.

Le type d'habitat le plus présent dans la commune est celui des maisons rurales de taille modeste, centres de petites unités d'exploitation agricole (voir « circuit agricole », pp.32-36). Les catégories sociales y étaient en effet moins diversifiées qu'à Montlhéry, chef-lieu administratif depuis le Moyen Âge et ville commerçante, ou qu'à Linas, bénéficiaire des activités liées au passage de la route royale de Paris à Orléans : à la fin du XVIII^e siècle, 37% de la population de ces deux villes étaient constitués de marchands et d'artisans, qui n'étaient que 10% à Marcoussis où l'essentiel des ressources provenait de l'agriculture.

L'entrée de la ferme du Déluge.



Aujourd'hui, les activités agricoles ont pour l'essentiel disparu et nombre de ces maisons ont été



transformées : les dépendances agricoles sont devenues des logements, comme au 55, rue Gambetta, où la gerbière à volet de bois du grenier qui abritait les récoltes a été convertie en fenêtre éclairant une pièce d'habitation.



12, rue Alfred-Dubois.

20, rue Alfred-Dubois
Le décor de cette maison, identique à celui du 34, boulevard Nélaton est dû vraisemblablement à l'intervention de la même entreprise.

29, rue Alfred-Dubois.





1, rue Pasteur.
L'enduit rocaillé et lisse
confère un pittoresque
caractéristique de beaucoup
de maisons de cette partie
du Hurepoix.



43, rue Malte-Brun.

Un groupe de maisons se distingue par leur élévation régulière aux reliefs accentués : maisons de ville, implantées à l'alignement sur rue et généralement mitoyennes, toutes situées le long de la rue Alfred-Dubois et du boulevard Nélaton, elles diffèrent des maisons rurales par la quasi absence d'annexes. Des espaces libres s'étendent toujours à l'arrière, cour et plus souvent jardin. Un décor architecturé orne leurs façades bien ordonnancées : pilastres d'angle à refends ou pointes de diamant, corniches et bandeaux rythmant l'élévation, frontons triangulaires ou droits surmontant les linteaux des fenêtres et des portes, ainsi au 12 et au 20, rue Alfred-Dubois.

Un type d'habitation intermédiaire se remarque au 29, rue Alfred-Dubois, maison étirée en largeur qui ne comporte qu'une unité d'habitation ; au 43, rue Malte-Brun, maison double sur cour commune regroupant deux logis de journaliers, dotée au ^{xx}e siècle d'un revêtement soigné imitant la meulière ; ainsi qu'au 1, rue Pasteur, où la date portée de 1881 indique sans doute la rénovation de l'enduit.

Les maisons bourgeoises situées en milieu de parcelle, ou du moins en retrait de la rue, se rencontrent elles aussi en bordure de l'axe principal, ou autour de la place de la République. Entourées d'un jardin clos sur la rue par un mur surmonté d'une grille, avec portail ou porte piétonne, parfois les deux - jardinet à l'avant, mais vrai jardin



63, rue Alfred-Dubois.
La façade porte un décor de moulures et de faux appareil sur enduit lissé accentuant la différenciation des étages. La grille sur mur bahut rythmé de pilastres confère à cette demeure un apparat semi-urbain.

en fond de parcelle -, couvertes d'une toiture en croupe ou à pans brisés, elles se conforment au modèle habituel des maisons de maître du XIX^e siècle (deux niveaux et trois ou quatre travées avec porte centrale). Une des rares villas des années 20, qui tire des effets décoratifs de l'association de la meulière et de la brique formant encadrement, d'une toiture débordante et d'un plan sur corps différenciés, se trouve au 2, rue de la Guillère.

2, rue de la Guillère.

76, rue Alfred-Dubois.
Un rocaillage orné de losanges curvilignes en granulats de mâchefer et coupé de bandeaux, anime une façade flanquée d'une tourelle à pans coupés et toit en pavillon.

Les plus importantes de ces demeures perpétuent au XIX^e siècle la tradition de la villégiature dans une campagne proche de Paris qui dès l'Ancien Régime attirait les représentants de la noblesse et de la bourgeoisie. A quelque distance de la capitale, les riches citadins achètent alors des terres, souvent sièges d'anciens fiefs, et y élèvent une villégiature où le propriétaire installe sa famille pour la belle saison. La vallée de la Sallemouille est ainsi ponctuée de constructions bourgeoises volontiers parées du titre de châteaux, entourées de parcs qui leur donnent à la fois leur charme et leur valeur.



La première que l'on rencontre, en quittant Marcoussis vers le Guay, abrite aujourd'hui l'école d'horticulture de la Fondation des Orphelins Apprentis d'Auteuil. Elle s'élève à quelque distance des ruines du château





Château vraisemblablement construit en 1864 par Charles Rohault de Fleury. Il combine les tendances pittoresque et classique des architectures Renaissance et Louis XIII.

de Montagu, d'abord remplacé par leurs propriétaires, les Châtenet de Puysegur, par une habitation couronnée d'un toit à l'italienne (aujourd'hui disparu) édifée entre 1805 et 1810 sur une partie de la ferme seigneuriale. La famille de La Baume-Pluvinel qui leur succéda par alliance fit construire en 1864 un nouveau château. Malte-Brun en attribue la paternité à Charles Rohault de Fleury, l'architecte des grandes serres du Jardin des Plantes et d'immeubles places de l'Etoile et de l'Opéra à Paris. Sur un soubassement en meulière,

Le vestibule a conservé l'escalier, le dallage rouge et blanc et sur les murs, la toile marouflée frappée des initiales BP, ainsi que les peintures des dessus-de-porte et du plafond mis en place lors de la construction. Contre le mur, un des deux plans terriers réalisés vers 1784 pour la comtesse d'Esclignac.



les murs portent un enduit de fausse brique qui contraste avec le calcaire des chaînes d'angle, des corniches et des fenêtres. Le corps central, flanqué sur la façade antérieure de deux avant-corps, est encadré sur l'arrière par deux pavillons. A l'intérieur, les dispositions d'origine d'une partie du rez-de-chaussée sont toujours visibles : vestibule, bibliothèque et salon du pavillon d'angle ont gardé leur décor. Le parc, traversé par la Sallemouille enjambée de nombreux petits ponts en pierre, sert de lieu de loisirs et d'apprentissage de la floriculture aux élèves de l'école Saint-Antoine, installée dans le domaine grâce à une donation de Geneviève de La Baume-Pluvinel en décembre 1940.

Ce parc communique avec celui des Célestins, où le monastère démoli en 1798 a fait place à un château qui paraît avoir réutilisé une partie des fondations en grès du bâtiment primitif. Le marquis de Salperwick, acquéreur de la propriété en 1827, conserva en effet pour son habitation le corps de logis qui formait le côté oriental du cloître. En 1851, il en fit donation à son petit-fils, C.E. Cadier, baron de Veauce, qui, le 28 juillet 1855, la revendit à Jules Balaÿ de la Bertrandière, manufacturier et banquier à Saint-Etienne : l'acte de vente décrit « un grand bâtiment élevé sur caves d'un rez-de-chaussée et d'un premier étage avec grenier, dont une partie n'est pas terminée », qui fut racheté dans le même état, en 1859, par François-Claude Latour, architecte à Paris. C'est ce dernier qui reconstruisit sur la même parcelle (ou



Plafond peint du salon situé dans le pavillon sud-est.

Château des Célestins : le rez-de-chaussée par l'alternance des baies en plein cintre et des tables surmontées d'oculi évoque le motif de la serlienne emprunté au néo-classicisme tandis que l'usage de la brique (vraie ou fausse) et de la pierre rattache l'ensemble de la construction à la tradition polychrome caractéristique de l'architecture française depuis le XVI^e siècle.

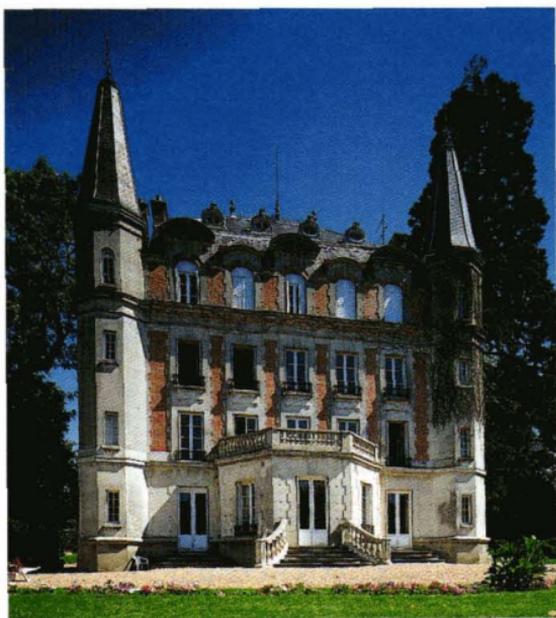




Château de Bel Ebat :
 cette construction combine
 de façon pittoresque tous
 les éléments de la demeure
 en forme de château :
 tourelle, importantes
 toitures ornées de lucarnes,
 perron monumentalisé
 par la présence d'une
 avancée en terrasse.

modifia seulement ?) la demeure, en recourant à un modèle architectural de style Louis XIV. Depuis 1974 le château est propriété de la ville qui y a installé un conservatoire de musique et une bibliothèque.

Près de la route d'Orsay à Marcoussis, sur le sommet du coteau dominant un vallon boisé appelé autrefois Val-de-Galie, s'élève une demeure accompagnée d'une ferme, auxquelles on accède par une allée plantée d'arbres. On ignore presque tout du bâtiment actuel reconstruit au cours du XIX^e siècle. Il remplace un grand corps de logis à deux ailes en retour visible sur la carte des Chasses et le plan d'Intendance, précédé au XVII^e siècle par une ferme. Son nom de Bel Ebat semble indiquer un statut de villégiature estivale. Edifice carré dont la façade sur le parc est flanquée de deux tou-



relles couvertes d'une flèche polygonale, il dresse trois étages et une toiture d'ardoise à pans brisés sur son rez-de-chaussée précédé d'un pavillon d'entrée.

Le domaine de la Ronce, situé à plus de 3 km au nord-ouest de Marcoussis, serait un des lieux les plus anciennement habités de la vallée. Il conserva le titre de fief jusqu'à la Révolution, mais son « hôtel » avec dépendances et colombier furent incorporés par Jean de Montagu à la seigneurie de Marcoussis, et à la fin du XVIII^e siècle il ne



subsistait qu'une ferme. Ses bâtiments acquis en 1851 par M. Balaÿ de la Bertrandièrre furent reconstruits en 1859 par l'architecte François-Claude Latour, qui y joignit une « habitation de maître » flanquée d'une tour. A l'angle nord du bâtiment, devant la tour, un portail cintré à la clef ornée d'un médaillon est le seul vestige du monastère du Roule, l'une des trois maisons d'éducation parisiennes - avec le célèbre couvent des Oiseaux -, des Dames chanoines de Saint-Augustin. Installé en 1833 rue du Faubourg du Roule (aujourd'hui avenue Hoche) dans des bâtiments reconstruits sous le Second Empire, le pensionnat fut fermé en 1904 - la loi du 6 juillet interdisant l'enseignement aux congrégations -, mis en vente par lots en 1907, puis détruit. C'est sans doute à cette date qu'Alice de la Baume-Pluvinel, ancienne élève du Roule, qui s'était efforcée, en 1904, de faire reconnaître l'école par le gouvernement, acquit ce vestige : elle le fit remonter devant la maison de la Ronce, dont elle était devenue propriétaire en 1890. La Ronce appartient aujourd'hui à la commune de Bourg-la-Reine qui l'a transformée en centre de vacances.



La Ronce, avec sa ferme sur cour carrée attenante à la maison de maître, est conçue sur le modèle des domaines agricoles du XIX^e siècle.

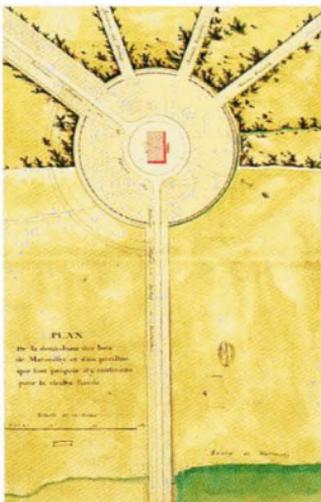
La clé de ce portail à la fois néo-gothique et Renaissance est ornée d'un médaillon portant le monogramme IHS et supporté par une tête ange.

La route départementale n° 3 rejoint en ligne droite le Pavillon du Roi situé à la pointe méridionale de l'ancien étang de Craon. La construction de cette voie rectiligne qui emprunte le tracé de la digue de l'Étang bâtie au début du XV^e siècle pour Jean de Montagu fait partie des aménage-



La route construite sur l'ancienne chaussée de l'Etang enjambe le déversoir par un pont de facture néo-classique (arc segmentaire extradossé en plate-bande avec deux culées diagonales).

Plan du carrefour en étoile.
(AN, F 14 / 206 B)
Sur ce projet, le pavillon est placé au centre de l'étoile, mais il fut finalement construit sur le bord de l'étang, en retrait de la route.
En bas, à hauteur de l'étang, le déversoir.

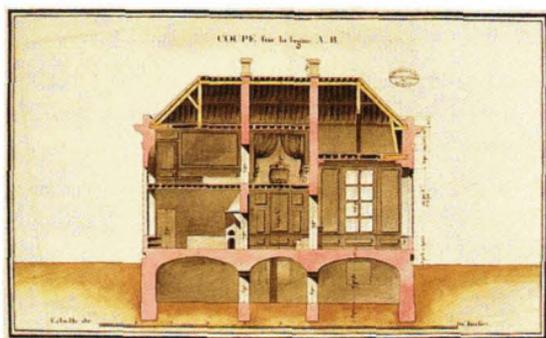


ments des bois de Marcoussis décidés par Louis XV à la fin de son règne : par arrêté du 18 août 1771, le roi y prescrivit, pour « l'agrément et la commodité de ses chasses », « l'ouverture de nouvelles routes et le rétablissement des anciennes », sur une longueur

de près de 22 km. Les chasses de Marcoussis étaient en effet appréciées de longue date par les souverains : Louis XI, Charles VIII, Louis XII, François I^{er} y venaient poursuivre un gibier alors très abondant.

En 1768, les Ponts et Chaussées étudièrent, à la demande du roi, un projet de chemin entre Orsay et la plaine du Déluge, qui continué par la suite jusqu'à la route d'Orléans, devait procurer une communication facile entre Versailles et l'Orléanais : après avoir contourné la butte des Bois carrés, ce chemin passerait, à la hauteur de Marcoussis, « par un alignement de 625 toises sur la chaussée de l'Etang » empierrée sur 12 pieds de large (4 m environ). Les travaux, adjugés à Edme Raymond, furent complétés en 1778.

Un aménagement en étoile, carrefour de plusieurs routes de chasses, servait de lieu de rendez-vous à l'une des extrémités de la chaussée. C'est le directeur de l'Ecole des Ponts et Chaussées, Perronet, qui fut chargé, en 1773, d'y construire un pavillon analogue à ceux qui émaillaient les environs de Versailles. Le roi « le regardant comme une suite du nouveau chemin d'Orsay à la ferme du Déluge et voulant qu'il soit fait par les Ponts et Chaussées », Perronet ne put se « dispenser, ainsi qu'il l'aurait désiré, de faire cet ouvrage », dont la charge incombait plutôt au service des Bâtiments. Louis XV lui-même en fournit le plan ; la dépense s'éleva à 57 774 livres – celle de la route, longue de 4300 toises (environ 8 km), à 150 419 livres. Sur un remblai d'un pied au-dessus du niveau de l'étang (asséché au cours du XIX^e siècle), le pavillon, construit en meulière et grès, se compose d'un rez-de-chaussée surmonté d'un étage



entresolé et de trois salles voûtées en sous-sol. Moins spacieux que les pavillons du Butard et de la Muette, mais plus confortable que celui de Fausse-Repose, tous élevés par Gabriel entre 1750 et 1764 dans les environs de Saint-Cloud, Saint-Germain et Versailles, le pavillon de Marcoussis fut souvent utilisé par Louis XVI puis par Charles X.

Derrière la chapelle de l'ancienne commanderie, Jules Sédille construisit en 1857 le « château » du Déluge, à proximité de l'ancien manoir qui fut alors rasé. En dépit des grosses réparations effectuées par les propriétaires, M. et Mme Héluis, depuis 1836, Auguste Nélaton, chirurgien et membre de l'Institut, et Emile Héluis, leurs héritiers, optèrent pour une construction moderne qu'ils commandèrent à l'architecte Sédille, auteur d'hôtels particuliers, d'immeubles de rapport et de villas dans la région parisienne. La rigueur de l'édifice est atténuée par la finesse du détail décoratif (cartouche de la porte d'entrée et mascarons à visage de femme à la clé de trois fenêtres).

Le pavillon, coupe.
(AN, F 14/ 206 B)
Le rez-de-chaussée comporte un vestibule, ouvrant à droite sur un salon et une garde-robe lambrissés, à gauche sur une cuisine avec 2^e garde-robe et bûcher ; l'entresol, établi à hauteur de l'imposte de la porte d'entrée, contient une antichambre au-dessus de la cuisine et une chambre à coucher avec alcôve.



Le pavillon, jusqu'ici attribué à Gabriel, est une simple construction rectangulaire coiffée d'un toit à double pente. Le décor de la façade principale est formé de refends : des chaînages en légère saillie encadrent la porte et finissent à chaque extrémité la composition générale.

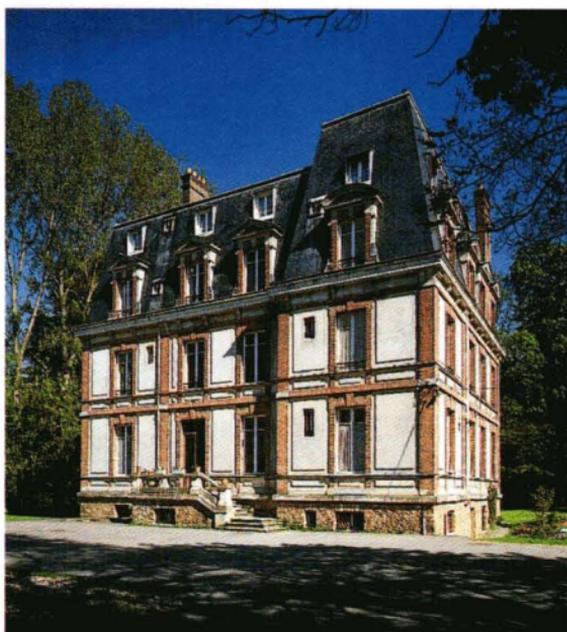




Sculpture ornant une des fenêtres du Déluge.

« Château » du Chêne Rond : l'enduit forme des tables imitant la pierre et alternant avec la brique.

Sur la route qui dessert la Z. I. du Fonds des Prés pour rejoindre le hameau du Mesnil, le « château » du Chêne Rond apparaît derrière une masse boisée qui prolonge le parc réaménagé au cours du XIX^e siècle ; un plan d'eau traité en canal draine les eaux de ce fond de vallée très humide. Mentionné dès le début du XVI^e siècle comme fief relevant de la tour de Montlhéry, le Chêne Rond appartenait en 1796 à Jean-Rémy Chocardelle, marchand faïencier à Paris et comportait une maison avec ferme attenante, potager, canal et fossé clos de murs et de haies vives. Le 19 décembre 1880, Eugène Moutard-Martin, médecin à l'hôpital Beaujon et membre de l'Académie de médecine, fit procéder à la



« Château » du Déluge : demeure néo-Louis XVI dont le corps central, revêtu d'un enduit, est encadré de pavillons latéraux formant léger avant-corps sous un comble brisé.

vente aux enchères publiques de la démolition du vieux château et de ses dépendances, avec la charge pour les adjudicataires de « respecter avec le plus grand soin les arbres verts situés devant et derrière la maison » ; les matériaux furent utilisés au nivellement du terrain autour du château neuf et de la route carrossable tracée dans le parc. Le nouvel édifice, signé Vigoureux (Félix ou Frédéric, son fils, tous deux architectes), construction massive en brique et pierre, comporte quatre niveaux sous un toit d'ardoise avec pavillon à terrasse faîtière. En 1946, le ministère de l'Armement, section Marine, acheta le domaine et y entretint jusqu'en 1962 un laboratoire de recherche pour le guidage de missiles Marine.

Glossaire

Archivolte : corps de moulures placé au-dessus d'une ouverture en arc, au nu ou en saillie du mur.

Barbacane : ou châtelet d'entrée, ouvrage extérieur placé devant une porte, généralement au-delà du fossé, pour défendre l'entrée.

Chevet : extrémité extérieure de l'église du côté du maître-autel.

Colombier : abri pour les pigeons en forme de tour dans les fermes auxquelles s'attachaient des droits seigneuriaux.

Croisée d'ogives (voûte sur) : voûte supportée par au moins deux nervures diagonales, appelées ogives, et deux arcs transversaux, dits arcs-doubleaux.

Cul-de-lampe : support de forme conique ou pyramidale engagé dans un mur.

Douve : fossé rempli d'eau entourant une demeure.

Entrait : dans une charpente, pièce horizontale d'une ferme (assemblage de pièces de bois triangulées supportant les versants d'une toiture) dans laquelle sont assemblés les pieds des arbalétriers.

Extrados : face supérieure arquée d'un arc ou d'une voûte.

Gâble : couronnement pyramidé coiffant l'arc d'une baie.

Gerbière : ouverture dans un mur pour passer les gerbes dans le grenier ; peut aussi désigner la charrette pour porter les gerbes.

Gruerie : juridiction féodale réservée aux délits forestiers.

Mâchicoulis : coursière en pierre formant surplomb sur une enceinte ou une tour permettant de battre le pied de celles-ci au moyen de projectiles divers.

Phylactère : banderole portant une inscription, dont les artistes du Moyen Âge se servaient pour faire parler leurs personnages.

Pilastre : élément vertical en faible saillie, comportant le plus souvent une base et un chapiteau.

Polissoir : instrument de pierre dure ou tendre, propre à abraser une surface rugueuse d'un outil de pierre taillée.

Refend : canal taillé dans la pierre accusant ou simulant le tracé des joints d'un appareil.

Serlienne : triple motif formé d'une baie centrale couverte d'un arc en plein cintre et encadrée de deux baies latérales plus étroites, surmontées d'une ouverture ronde ou oculus, mis à l'honneur par l'architecte italien Serlio au XVI^e siècle.

Stalles : sièges de bois, à dossier élevé, garnissant les deux côtés du chœur d'une église cathédrale ou abbatiale.

Terrier : registre foncier renfermant les reconnaissances données à un seigneur par ses vassaux ou ses tenanciers, et contenant la description des terres et le dénombrement des droits, devoirs et redevances de la seigneurie.

Travée : division d'une nef délimitée par quatre supports ; dans une église orientée, on compte les travées d'ouest en est.

Bibliographie

Deschar (Arnaud), *Le parc et le château de Bellejame*, mémoire de maîtrise, université de Paris I, 1998.

Germain (Henri), *Marcoussis, le réveil de son histoire et monographie*, Marcoussis, 1973.

Jacquart (Jean), *La crise rurale en Ile-de-France, 1550-1670*, Paris, 1974.

Malte-Brun (Victor-Adolphe), *Histoire de Marcoussis, de ses seigneurs et de son monastère*, Paris, 1867.

Peyrafitte (Jacques), *Il était une fois l'Arpajonnais, 1893-1936 : le chemin de fer sur route de Paris à Arpajon*, Le Mée-sur-Seine, 1987.

Phlipponeau (Michel), *La vie rurale de la banlieue parisienne, étude de géographie humaine*, Paris, 1956.

Remerciements

à l'Association Historique de Marcoussis
et spécialement à Patrick Bourgueil, Jacques Carlier,
Arnaud Deschar, Claude Pasquette et Henri Peyrot,
à M^e Jean Chaudière, notaire,
à Nicolas Faucherre, maître de conférences à l'université de la
Rochelle
et à tous les propriétaires et habitants
qui ont bien voulu nous accueillir.

Crédits photographiques

©Inventaire général, Ph. Ayrault (ADAGP)
sauf

©Photos RMN, R. G. Ojeda : pp. 5, 15 ; Arnaudet : p.18.

©BnF, pp. 3, 8, 9.

Réalisation graphique et infographie : encore/paris
Photogravure : Scann ouest, La Chapelle-sur-Erdre
Impression : Val-de-Loire, Saint-Aignan-de-Grand-Lieu

Déjà parus sur la Région Île-de-France dans les collections du Patrimoine

« Itinéraires du patrimoine »

- n° 61 *Domaine national de Saint-Germain-en-Laye, le parc et la forêt (Yvelines)*
- n° 68 *Montfort-l'Amaury, les verrières de l'église paroissiale Saint-Pierre (Yvelines)*
- n° 183 *La Renaissance en Val d'Oise, les églises (Val d'Oise)*
- n° 213 *Montreuil, patrimoine horticole (Seine-Saint-Denis)*

« Images du patrimoine »

- n° 16 *Cantons de Boissy-Saint-Léger, Chennevières-sur-Marne, Villecresnes, Villiers-sur-Marne (Val-de-Marne)*
- n° 20 *Canton de Rambouillet (Yvelines)*
- n° 28 *Cantons de La Celle-Saint-Cloud et Marly-le-Roi (Yvelines)*
- n° 37 *Les communes du Parc naturel régional de la Haute vallée de Chevreuse (Yvelines)*
- n° 77 *Canton de Bièvres (Essonne)*
- n° 107 *Vallée du Sausseron, Auvers-sur-Oise (Val d'Oise)*
- n° 111 *Canton de Saint-Arnoult-en-Yvelines (Yvelines)*
- n° 120 *Noisiel, la chocolaterie Menier (Seine-et-Marne)*
- n° 128 *Chatou et Croissy-sur-Seine, villégiatures en bordure de Seine (Yvelines)*
- n° 137 *Val de Gally, Saint-Nom-la-Bretèche (Yvelines)*
- n° 154 *De la vallée de la Seine à la forêt de Marly : Le Pecq-sur-Seine, Fourqueux, Mareil-Marly (Yvelines)*
- n° 159 *Saint-Germain-en-Laye, le passé recomposé, 1800-1940 (Yvelines)*
- n° 163 *Cent ans de patrimoine industriel (Hauts-de-Seine), 1860-1960*
- n° 164 *Clamart, une ville à l'orée du bois (Hauts-de-Seine)*
- n° 166 *Boulogne-Billancourt, ville d'art et d'essai, 1800-2000 (Hauts-de-Seine)*
- n° 173 *En pays de France, cantons de Luzarches, Gonesse et Goussainville (Val d'Oise)*
- n° 191 *D'ombre, de bronze et de marbre, sculptures en Val-de-Marne, 1800-1940*

« Cahiers du patrimoine »

- n° 12 *Architectures d'usines en Val-de-Marne (1822-1939)*
- n° 17 *Le Vésinet, modèle français d'urbanisme paysager (1858-1930)*
- n° 23 *Architectures du sport, Val-de-Marne, Hauts-de-Seine (1870-1940)*
- n° 51 *Le faubourg Saint-Antoine, un double visage*
- n° 53 *Maisons-Laffitte, parc, paysage et villégiature, 1630-1930*
- n° 56 *Étampes, un canton entre Beauce et Hurepoix*



La Sallemouille dans le quartier de l'Étang Neuf

A voir à proximité :

Linas : l'église Saint-Merry,
la maison de la Châtaigneraie, l'autodrome.

Longpont-sur-Orge : la basilique
Notre-Dame-de-Bonne-Garde,
les châteaux de Lormoy et de Villebouzin.

Montlhéry : la Tour, la porte Baudry,
la prison de la Prévôté et le château de la Souche.

Saint-Jean-de-Beaugard : le château et son jardin-
potager du XVII^e siècle.

La Ville-du-Bois : l'église Saint-Fiacre et le château
(institution du Sacré-Cœur).

Au coeur d'une vallée verdoyante, à 25 km au sud de Paris, Marcoussis doit son caractère à la juxtaposition des traces d'un passé médiéval prestigieux et d'une vocation rurale qui a perduré jusqu'au milieu du XX^e siècle.

Elu par Jean de Montagu pour installer à l'aube du XV^e siècle un château fort et un couvent de Célestins, symboles de la puissance acquise par sa famille, cadre des chasses royales de Charles VI à Charles X, Marcoussis attira aussi, de Jean-Jacques Rousseau à Corot, « une phalange d'artistes amis de la nature », séduits par la beauté de ses paysages rustiques. Son habitat rural reflète une économie tournée au XIX^e siècle vers l'approvisionnement de la capitale en fruits et légumes - avec pour spécialité la culture de la fraise -, tandis que l'accueil d'une bourgeoisie citadine en quête de « campagne » a ponctué son territoire de résidences d'agrément.



La collection « Itinéraires du patrimoine », conçue comme un outil de tourisme culturel, convie à la découverte des chemins du patrimoine.



ISSN 1159-1722
ISBN 2-905913-29-0

Prix: 30 F
4,57 €



Direction régionale
des affaires culturelles
Île-de-France